

## Synthèse de documents - L'art de la conversation

1. Synthèse : Vous ferez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants.
2. Ecriture personnelle : Pensez-vous que les nouvelles technologies de la communication appauvrissent la conversation ?

### Doc.1 - LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes et Réflexions diverses*, De la Conversation, IV (1664)

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plus par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclinaison des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

[...] On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables ; mais en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose ; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens : il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire ; mais s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire. Il y a un silence éloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a des airs, des tours et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

### Doc. 2 - Jean de LA BRUYERE, *Les Caractères* (1688), « De l'impertinent ou du diseur de rien »

La sottise envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé sans oublier le moindre mets ni un seul service. Il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères. De là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville ; il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales, la mer devient navigable ; qu'un peu de pluie serait utile aux biens de la terre, et ferait espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérés à la fête des Mystères, il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois ; il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion ; et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui : il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères se célèbrent dans le mois d'août, les Apaturies au mois d'octobre ; et à la campagne dans le mois de décembre, les Bacchanales. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre ; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires ?

### Doc. 3 - Pierre ASSOULINE, *Brèves de blog, le nouvel âge de la conversation* (2008)

Un blog est un salon. Le nouveau et le dernier salon où l'on cause. Un site de débats intellectuels ne s'est-il pas baptisé *causeur.fr* ? Un blog est une sorte de « couveuse d'idées » qui pourrait devenir l'équivalent des revues littéraires à leur âge d'or, dans l'entre-deux-guerres, lorsque Léon-Paul Fargue les évoquait comme « le laboratoire des idées de demain ». On y lit parfois, sur de fameuses controverses intellectuelles, des débats vifs, argumentés, passionnants qu'on ne trouverait pas ailleurs qu'en ligne, sauf dans une revue de qualité telle que... *Le Débat* justement ! [...] Ne jamais oublier qu'à l'origine, *conversatio* s'entend comme étant le goût des autres, leur fréquentation, et pas nécessairement comme une prise de parole. Or, entrer dans la conversation en ligne, c'est accepter tacitement de se mettre en société. [...]

L'anonymat libère parfois une humeur bridée, parfois des forces sombres. Il dilue la peur. De grands bavards du virtuel se révèlent être muets dans le réel. L'anonymat nous autorise à explorer des pans de notre personnalité comme nous n'aurions jamais osé le faire sous notre propre nom. Il permet toutes les expériences et même à un écrivain de tester quelques pages de son prochain roman, juste pour voir si les lecteurs apprécient son texte pour lui-même et non pour la légende qui le précède par la seule vertu du nom de l'auteur.

Le fait est que l'Internet désinhibe comme aucun média de masse avant lui. L'usage des faux noms et des fausses adresses y est pour beaucoup. L'interlocuteur n'ayant pas de visage, de regard ni de gestes, il est privé de l'éloquence du corps ; il ne peut être jugé sur son apparence ; le grain de sa voix nous étant inconnu, on ne peut rien tirer de cet écho d'ordinaire si expressif.

### Doc.4 - Pierre ASSOULINE, « Le blogueur face aux blogaholics », *Le Monde magazine* (19 décembre 2009)

Les gens sont bizarres et les internautes pires encore. Parmi ces derniers, les « intervenantes » se situent encore plus haut sur l'échelle de Richter de la bizarrerie (terme attesté sur un blog du Michigan en 2001, avant correction). Ce sont ceux qui ne peuvent s'empêcher d'écrire aussitôt après avoir lu. On appelle cela l'interactivité, et encore, on est poli.

L'un de mes très proches amis, qui tient depuis cinq ans un blog littéraire à flux tendu autant qu'il est tenu par lui, m'a récemment confié sa perplexité face à l'évolution observée depuis peu sur son écran. Certains compulsifs du commentaire tous azimuts adoptent des comportements aussi étranges qu'inédits. Jugez-en plutôt.

Il y a d'abord la montée de l'intolérance. Non pas celle de la violence, consubstantielle au médium, l'anonymat et l'invisibilité agissant comme le plus efficace des désinhibants, mais bien celle de l'intolérance. Non contents d'user du forum qui leur est réservé pour régler leurs comptes personnels et s'insulter copieusement dans les limites tolérées par les modérateurs, ils écrivent de plus en plus personnellement au tenancier du site sur sa propre messagerie pour lui demander d'exclure un commentaire qui leur déplaît ; et comme le ton monte et vire rapidement à la menace, ils exigent que l'autre soit banni à jamais sous des motifs divers (fascisme rampant, pédophilie inavouée, négationnisme larvé, harcèlement insidieux, insinuation infernale...).

Il y a aussi la montée du remords. Certains, qui ont souvent passé un temps fou à peaufiner un texte très argumenté sur le vrai danger de la pensée heideggerienne<sup>1</sup> dans la déconstruction de son fameux *Discours du rectorat*, se demandent vingt-quatre heures après l'avoir mis en ligne s'ils l'ont bien fait. S'il n'y avait pas un mot de trop. Si le fond de leur réflexion n'était pas trahi par leur maladresse même. Si un tragique malentendu ne les attend pas dans les nombreuses réactions que leur démonstration n'a pas manqué d'entraîner. Bref, ceux-là écrivent au blogueur pour lui faire part de leur repentir. Dans un premier temps, ils lui demandent de modifier quelques mots ; le lendemain de retirer un paragraphe ; et le surlendemain de supprimer l'intégralité du commentaire car ils n'en ont pas dormi ; ce sont généralement les mêmes qui recommencent la semaine suivante selon la même procédure. Du pain bénit pour les psys.

Il y a également la montée de la paranoïa. De plus en plus nombreux sont en effet les internautes qui interprètent le moindre mot, la plus anodine allusion, le titre le plus banal, la photo la plus classique et même tout choix littéraire de leur hôte en ligne comme un clin d'œil à eux adressé personnellement ou, dans le pire des cas, comme une insinuation relative à une confidence qu'ils lui auraient faite dans un commentaire crypté!

Il y a ceux qui se sont construits une nouvelle identité sous pseudonyme, en ligne et donc virtuelle ; ils sont si fidèles au poste qu'une notoriété nouvelle leur est née, bousculant ainsi une conception obsolète de l'anonymat. Mais si à la faveur d'une grosse colère ils font leurs adieux, comme il s'agit presque toujours d'adieux à répétition ponctués par de glorieux retours sur scène dignes de l'Olympia, ils tombent en syncope lorsqu'ils s'aperçoivent que pendant leur absence, un autre s'est emparé de leur signature. Alors, c'est la guerre.

Enfin, il y a ceux qui se sentent tellement blogaholics – blogo-dépendants – qu’ils supplient le tenancier du site de les interdire. Comme au Casino.

Mon ami m’a avoué qu’au début, il n’y croyait pas, incapable d’imaginer que l’addiction pût atteindre de telles proportions. Jusqu’à ce qu’une jeune femme, généralement prodigue en commentaires érudits, certes nombreux mais appréciés car pleins de finesse le supplie : « Virez-moi, par pitié ! Je ne fais plus rien d’autre... »

1. Heidegger : Philosophe allemand (1889-1976), auteur d’*Être et Temps*.

### Doc.5 - Nicolas VANBREMEERSCH, *De la démocratie numérique* (2009), « Les blogs, néo-cafés »

Revenons un peu en arrière, au XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque s’impose un nouveau lieu dans l’espace public, le café. Lieu de la sociabilité des hommes, qui sont les acteurs de l’espace public (les femmes s’occupant de l’économie du foyer), ils émergent comme lieux d’expression en même temps que s’impose l’usage de la presse. [ ... ]

Le blog peut être considéré comme analogue à ces cafés du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme eux, ils regroupent des réseaux de personnes, qui s’y établissent pour y converser, par affinités de sujets et logique sociale. Comme eux, ils sont l’espace de la parole, qui s’exerce principalement en réaction à l’actualité issue des médias. Comme le paysage de la presse a changé, évidemment, le rapport aux médias n’est plus le même : la presse, très marquée par une logique de presse d’opinion au XIX<sup>e</sup> siècle, s’est muée en espace d’information plus générique, délaissant le rôle de formation de l’opinion au profit d’autres espaces. Le blog vient agir en complément : il est un lieu dans lequel, sur la base d’une information déjà abondamment disponible, prime le commentaire, le décryptage, le rebond sur ce qui nourrit l’espace médiatique.

Comme les cafés, ces espaces sont ouverts à tous les vents. Chacun peut y circuler et lire ce qui s’y dit. En revanche, si tout le monde peut s’y exprimer, de la même manière que dans un café, la parole du nouveau, de l’inconnu, ne sera pas forcément écoutée de sitôt : il faut faire ses preuves, donner des gages avant d’être entendu, et d’avoir du poids, se faire connaître par sa contribution régulière. Il y a, sur les blogs, des piliers de bar aussi solides que dans les cafés d’il y a près de deux siècles, qui ont forgé par leur intervention régulière leur réputation. En revanche, quiconque souhaite y entrer, et prendre la parole, est effectivement libre de le faire. On ne demande pas de titres avant d’écouter. On ne demande pas le nom. Cela n’empêche pas les conversations de s’établir, librement, et des réputations de se faire. La parole et la contribution à la conversation priment sur l’identité de l’émetteur, à la différence de l’espace public bourgeois traditionnel, où la prise de parole est soumise à la sélection de filtres qui ne sont pas ceux de l’agrément de la foule.

Pour prendre un exemple, j’ai un voisin, sur les blogs politiques, pilier de bar de la République des blogs (au sens propre comme au sens figuré : il est une référence des blogs de commentaire politique comme un habitué des soirées de rencontres de blogueurs politiques parisiens) dont, après plus de trois ans de fréquentation, je ne connais toujours pas le nom, ni la profession exacte. Je m’en contente : son pseudonyme me suffit, sa compagnie est agréable, son écriture vive et riche, ses billets toujours extrêmement nutritifs pour la réflexion. Comme un compagnon de bistrot fidèle, il est devenu peu à peu un ami, vers lequel je me tourne pour comprendre certains pans de l’actualité, dont j’ai appris à comprendre et jauger le jugement.

Doc.6 - Pierre-Auguste RENOIR, « Le déjeuner des canotiers » (1881), huile sur toile, 130 × 173 cm - Washington, Phillips Collection

